

« LES MECS SONT tous des gros cons. Exemple : aujourd'hui, à quinze heures, j'étais dans la rue. Que vois-je ? Un type mal sapé qui interpelle une fille qu'il ne connaît même pas et qui ne lui avait rien demandé. Elle fumait tranquillement ; il lui a réclamé du feu. J'ai compris tout de suite où il voulait en venir. Quelle honte ! Un peu plus tard, vers dix-sept heures, j'étais dans le bus. Un homme a laissé sa place à une vieille dame, pourtant bien vigoureuse, qui, encore une fois, ne lui avait rien demandé. Pour qui se prend-il ? Pour le chevalier blanc ? Pour Zorro ? Pauvre dame ! Si j'avais été à sa place, je lui en aurais encore collé une, à ce con ! En sortant du même bus, j'aperçois une mère de famille chargée de ses courses et avec son fils dans les bras en train de pleurer. Voilà une mère courage ! Mais que fait donc son mari ? C'est inadmissible de laisser ainsi son épouse dans une telle situation. Je suis certaine que son mec est au bistrot en train de se torcher la gueule avec ses copains, ou je le vois bien affalé sur le canapé en train de mater un match de foot. À moins qu'il

ne propose à sa secrétaire, mini-jupée, de ramasser le papier qu'il avait préalablement déposé sur la moquette de son bureau... Ce n'est pas tout. Je rentre dans mon immeuble pour retrouver mon compagnon et mon fils, je m'apprête à ouvrir la porte. Surgit alors mon voisin, le vieil Henri, ce chien lubrique, qui pousse la porte et qui ose me dire : « Après vous ! Les dames d'abord ! ». Quel gros satyre ! Je suis certaine que c'était pour mater mon cul dans l'escalier. J'en ai marre ; vraiment marre. Tout ça me bouffe la vie ; je n'en dors plus. Et en plus j'ai grossi ; je ne rentre plus dans mon jean. Et même mon mec me l'a fait remarquer ; je n'arrête pas de bouffer. Et quand je ne bouffe pas, je ne pense qu'à dormir. Quelle vie de chiotte ! Et tout ça à cause des mecs ! On serait mieux sans eux... »

Leila poste le texte de son blog, referme avec rage son ordinateur, prend un somnifère, et s'endort tout habillée.

C'est le matin. Leila se réveille en retard ; elle fonce sous la douche. Envoie un SMS à Paul-Henri, son compagnon : « *Merci de m'avoir réveillée et d'avoir emmené Enzo à la crèche ! Merci également d'avoir contribué à ma charge mentale.* »

Elle prépare son fils.

— Dépêche-toi de prendre ton doudou, on n'a pas le temps ! lance-t-elle, énervée, à Enzo.

Elle court jusqu'à sa voiture, lestée de son petit. Elle démarre en trombe, cale, redémarre... « *Paul-Henri l'a encore garée en pente* », peste-t-elle intérieurement.

Sur la rocade, des embouteillages dus à un tracteur. « Je hais les agriculteurs ! » pense-t-elle. Elle allume la radio. *“Balance ton quoi”*, d’Angèle. « *Enfin, une qui a compris les choses. On fait partie du même clan.* »

— J’ai faim, maman. Maman, compote, murmure Enzo.

— Il n’y a pas de compote ! Tu verras chez Mamie.

— Il y a des compotes chez Mamie ?

— Oui, sûrement.

— À la poire ?

— On verra ; je ne sais pas...

Déconcentrée par les demandes incessantes d’Enzo, elle grille un feu. Un policier lui ordonne de s’arrêter. « *Encore un qui veut une compote ?* » songe-t-elle.

Elle obtempère. S’arrête.

— Vous savez pourquoi je vous arrête, mademoiselle ?

— Madame, s’il vous plaît.

— Bon.

— Vous m’arrêtez parce que je suis une femme et qu’en tant que femme je ne sais pas conduire ?

Le policier fait la grimace ; ça risque de mal se passer. Elle sent qu’elle en a trop dit. Idée de génie. Elle détache discrètement la ceinture de son fils. Et dit, d’un ton plus amène :

— Je vous prie de bien vouloir m’excuser. Enzo refusait catégoriquement de mettre sa ceinture ; je tentais de le persuader de le faire. J’ai tourné la tête...

Attendri, le policier la félicite pour ses bons conseils et oublie totalement le feu grillé. Il la laisse repartir.

« *Ouf!* » pense-t-elle.

— Remets ta ceinture, Enzo !

Étonné, le gamin obéit.

Leila poursuit sa route. Elle arrive chez sa mère.

— Bonjour Maman ! Je t'aime ; je n'ai pas le temps. Bisous ! Paul-Henri passera récupérer Enzo à dix-sept heures... fait-elle, en lui balançant l'enfant dans les bras comme un paquet de linge sale.

Elle repart en courant ; au loin, elle entend la voix de son fils :

— Mamie ? Compote ?

Elle fonce à Pôle emploi. Elle sait qu'elle est en retard.

Sur place, elle court jusqu'au bureau de M. Jacques, conseiller Pôle emploi. Il a l'air jovial.

— Alors, on a traîné dans la salle de bains ? sourit-il en indiquant sa montre.

Il l'invite à s'asseoir. « Ça part mal », pense-t-elle.

— Bien, je vais m'asseoir.

Puis, entre ses dents.

— Oh... celui-là... marmonne-t-elle.

— Pardon ? s'inquiète M. Jacques.

— Rien... fait-elle d'un sourire jaune. Commençons, s'il vous plaît !...

Toujours équipé de son petit air ironique, M. Jacques entre dans le vif du sujet.

— Où en êtes-vous dans votre recherche d'emploi, mademoiselle Lachèze ?

— Madame, s'il vous plaît !

— Oui, pardon, Madame, se reprend-il, décontenancé. Avez-vous trouvé un emploi... MADAME !

Dix secondes de silence. Ils s'affrontent du regard.

Leila ne baisse pas la garde ; M. Jacques se racle la gorge.
Puis...

— Avez-vous envoyé des CV ? Avez-vous obtenu un entretien ?

Elle s'agace.

— À votre avis ? Eh bien, non. Je ne serais pas là, sinon.

— Ne vous inquiétez pas ; j'ai quelque chose pour vous.

Il lui tend un papier sur lequel figure l'offre d'emploi. Elle lit. Et explose.

— Un boulot de femme de ménage ? Vous me prenez pour qui ? Et en plus dans la fac où j'ai étudié !...

— Tant mieux ! Vous connaissez déjà les lieux. Ce sera plus simple pour votre travail ; presque comme à la maison.

Elle chiffonne le papier.

— Vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? Espèce de macho à deux balles !

Elle se lève brusquement, fait tomber la chaise, et sort en claquant la porte.

Arrivée chez elle, elle s'effondre sur le canapé et se met à pleurer. Pour tenter de se consoler, elle allume la télévision. Trois téléfilms plus tard, Paul-Henri arrive, joyeux.

— Il n'y avait pas de compote chez Mamie, cafte Enzo.

— Elle a menti, Maman ? s'étonne Paul-Henri en arrivant dans le salon.

Là, il tombe sur Leila, toujours en pleurs.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Bon, quand tu auras envie d'en parler, tu me le diras, annonce-t-il, avec douceur.

Il tourne les talons pour rejoindre Enzo et...

— Dis-le que tu n'en as rien à foutre de mes problèmes !

Il se fige.

Mais tu disais que tu ne souhaitais pas en parler de tes problèmes...

— Ce n'est pas une raison.

— Alors, raconte...

— D'une, tu ne m'as pas réveillée. De deux, tu n'as pas amené le petit à la crèche...

— Compote ! Compote ! se met à hurler Enzo.

— Il commence à me gaver avec sa compote ! File dans ta chambre. De trois, ce connard de conseiller Pôle emploi m'a proposé un boulot de femme de ménage. Et devine où ?

— Où ?

— Dans mon ancienne fac ! Je suis certaine qu'il l'a fait exprès pour tenter de m'humilier.

— Mais ce n'est pas grave ! Tu n'es pas obligée d'accepter ! Il n'a fait que son travail après tout...

— Et c'est tout l'effet que ça te fait ? Tu es donc d'accord avec lui... C'est honteux. Tu es odieux ! De toute façon, tu n'es qu'un homme ; tu ne peux pas comprendre !...

Elle se lève, hurle et se met à lui reprocher d'être plus dur avec elle qu'avec son ex.

— Mais qu'est-ce que Barbara vient faire là-dedans ?

Tu es complètement à côté de la plaque... Parfois tu m'inquiètes ! Tu es totalement malade. Tu devrais aller consulter... Va te faire soigner ! Tu es vraiment à l'ouest !

Écœuré, il quitte la maison et va au bistrot où, pour se détendre, il s'envoie trois bières.